

Pierre Assouline

BRUNO GAURIER,  
TRADUCTEUR DU DIMANCHE  
POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE D'UN POÈTE



Bruno Gaurier

**P**ARFOIS, UN COUP de foudre suffit à jeter un lecteur dans les pages d'un poète inconnu ; mais il faut une petite étincelle supplémentaire pour qu'il se consacre à faire connaître son génie, et à devenir le dévoué propagandiste de sa plus grande gloire en se faisant son traducteur. [Bruno Gaurier](#) est un personnage dans ce genre. Un amateur éclairé diront les professionnels. Dans le civil, il est de longue date engagé dans la vie associative au service des handicapés; c'est ainsi qu'il présente son activité, sobrement. Pour le reste, il consacre ses travaux et ses jours à faire connaître l'oeuvre de [Gerard Manley Hopkins \(1844-1889\)](#) qu'il tient rien moins que pour « *l'une des grandes œuvres poétiques de l'Europe occidentale au XIXème siècle* ». Un tel dévouement force l'admiration car il ne suffit pas de traduire : encore lui faut-il suivre la recherche sur son héros, courir les colloques et les lectures en France et en Grande-Bretagne, envoyer des contributions aux revues spécialisées. Une passion exclusive ? Quelque chose comme cela bien qu'il ait également traduit Edgar Poe et Desmond Egan. Un recueil de *Poèmes* (312 pages, 32 euros, Le Décaèdre) vient de paraître en édition bilingue qui la reflète pour le meilleur. Ceux (j'en

suis) qui n'avaient jamais lu le moindre vers de Gerard Manley Hopkins, malgré la dizaine de poèmes réunis dans l'irremplaçable *Anthologie bilingue de la poésie anglaise* de la Pléiade (traductions de Jean Mambrino et de Pierre Leyris), et qui ne savaient rien ou presque de lui, sauront gré à Bruno Gaurier de son abnégation. Une invitation à la découverte. « *C'est le Mallarmé anglais. Son grand souci : le son, le rythme (la rime n'est que convenance). Aussi avais-je mis une condition à l'éditeur : bilingue ou rien. Car il ne peut se lire qu'à voix haute. Always read aloud !* » lance-t-il avant de citer la traduction du *Corbeau* comme un anti-modèle : « *Poe en avait fait une pièce d'horlogerie, Baudelaire en a retenu le sens à défaut du poétique* ».

Hopkins, excentrique à sa manière, c'est à dire sans rapport avec ceux qu'on appellera « les excentriques anglais », détestait les Parnassiens. De plus, comme il s'était converti au catholicisme à 22 ans, les Anglicans ne lui pardonnaient guère sa trahison, d'autant qu'il avait aggravé son cas en entrant ensuite dans la Compagnie de Jésus ; quant aux catholiques de l'Université nationale à Dublin, ils tenaient dans un certain mépris cet Anglais éduqué à Oxford, l'ayant toujours considéré comme un étranger. D'un certain point de vue, il a tout du *looser* chronique ; mais d'un autre... Formé par de solides études littéraires et philosophiques, il en avait conservé une certaine rigueur dans ses raisonnements. Tout en louant son importante correspondance et ses talents de dessinateur, son ambassadeur français (manifestement, depuis un siècle, on ne s'est pas pressé pour lui disputer le poste) magnifie en lui sa mélancolie, sa tristesse, sa nostalgie. Celle d'un homme, nourri de sa longue fréquentation spirituelle de Saint-Augustin, des *Exercices* d'Ignace de Loyola et du franciscain Duns Scott (d'avoir préféré la philosophie de ce dernier à celle de Thomas d'Aquin lui coûta sa maîtrise de théologie), qui voyait Dieu partout au risque du soupçon de panthéisme.

Sa poésie, si enracinée dans la [nature](#) et dans la [grandeur de Dieu](#), fut peu lue en son temps ; et quand elle le fut, elle demeura souvent incomprise. Depuis, elle fait partie des classiques victoriens. S'il a bien respecté le « rythme bondissant » ([sprung rythm](#)) propre à Hopkins (quatre accents dans le vers avec un nombre illimité et irrégulier de syllabes entre chacun d'eux), et s'il s'est voulu fidèle à la syntaxe déconcertante du *folk song* de la vieille Angleterre, à ses emprunts au gallois, aux néologismes de sa fabrication, toutes choses constitutives de l'idiolecte qu'il voulut se forger, Bruno Gaurier a favorisé la recherche d'analogies en français et en anglais en implorant son lecteur de surtout lire à haute voix. Le poète assurait que dans ces moments-là, on ne lit pas le texte : c'est le texte qui nous lit. La preuve : « A sa montre » (*To his watch*)...

« Maîtresse mortelle, toi qui écris mon berce-cœur,/ Compagne, de temps fort en temps faible, vais-je/ Avancer, ou toi, l'heure de la relâche, et tout/ Un monde beauté, pillé, doit-il s'anéantir ?/ Lire l'heure est notre lot ; bribe de temps/ Et non durée, encore que conçus pour faillir et mourir-/ Un seul appel, à point nommé. C'est là, ah ! juste là/ En tout le chant du réconfort ou la pire folie du deuil./

Champ-perdu, jour écoulé n'apporte pas matin/ « C'était ton tour » dit-il à elle, un tour nouveau mais pire,/ Le tout dernier, si court... » (Traduction Bruno Gaurier)

*"Mortal my mate, bearing my rock-a-heart/ Warm beat with cold beat company, shall I/ Earlier or you fail at our force, and lie/ The ruins of, rifled, once a world of art ?/ The telling time our task is ; time's some part,/ Not all, but we were framed to fail and die-/ One spell and well that one. There, ah thereby/ Is comfort's carol of all or woe's worst smart./ Field-flown, the departed day no morning brings/ Saying « This was yours » with her, but new one, worse,/ And then that last and shortest. »*

---

<http://passouline.blog.lemonde.fr/2011/10/04/traducteur-du-dimanche-pour-le-plus-grande-gloire-dun-poete/>